

il est tout saisi par le côté mystérieux de cette mise en scène, il tourne vite à l'hystérisme, à l'hallucination. Souvent j'ai vu le Ngil dans la vie ordinaire, presque toujours je l'ai reconnu à ses yeux égarés, striés de fibrilles sanguinolentes.

Aux derniers rayons du soleil, la lune paraît au firmament, la victime offerte est apportée; on l'attache au pied de l'arbre resté debout; une corde est placée autour de son front violemment comprimé, et fixant les extrémités de la corde aux racines de l'arbre, on ramène fortement la tête en arrière, de façon que les carotides se trouvent juste au-dessus de la coupe préparée.

Tous sortent alors de la case et se rangent en cercle autour de l'hostie du sacrifice.

Les chants recommencent, chants de mort, mélodie sauvage, étouffant les cris d'angoisse, les appels désespérés.

L'heure a sonné; du doigt, le chef des Ngil a reconnu que les veines étaient suffisamment gonflées; d'un seul coup du couteau recourbé réservé aux sacrifices, le récipiendaire pratique une longue incision circulaire. Epais d'abord, puis rouge et vermeil, le sang a jailli, aucune goutte ne doit s'échapper du vase, et, avec une longue cuiller en bois, le plus ancien mêle l'écumeuse et rouge liqueur, le sang vermeil et la sève visqueuse.

Le sang ruisselle, jet rapide d'abord, puis lentement, puis goutte à goutte, au milieu de danses sauvages, de cris d'allégresse féroce et de clameurs de joie sauvage. Le sang a cessé de couler, la tête pend inerte, les veines sont vides.

Les liens de la victime sont tranchés, elle a trouvé la liberté dans la mort. Tous s'approchent à tour de rôle, puisant le hideux breuvage. Chacun successivement boit à long trait pendant que les autres répètent à l'unisson le cri fatidique: *Evalega, evalega* (il participe, il participe).

Le vase s'est enfin vidé. Après que la dernière goutte a disparu, on le remplit de terre. La victime est de nouveau apportée, on la couche sur ce tronc, témoin de son supplice. Du bois sec est entassé tout autour, le feu jaillit du caillou, les branches s'enflamment, les chairs crépitent et se fendillent sous l'action de la chaleur; la graisse, tombant goutte à goutte, alimente le foyer; tour à tour le dos et la poitrine sont exposés à l'action du feu.

A l'œuvre! l'inférieur festin est préparé, la victime est prête: A l'œuvre! les chairs sont dépecées, les membres séparés du tronc. Chacun sa part, chacun son lot; sous les dents les os craquent broyés, la chair disparaît, tout est consommé sur place, rien ne doit rester, tout doit être anéanti.

Et lorsque le jour luit, un grand feu, allumé sur le théâtre du crime, fera disparaître les derniers vestiges du drame.

Un homme de moins, un Ngil de plus.

Et si, par hasard, quelqu'un vient à passer par là, il se retirera avec effroi. Témoins muets du forfait, un tronc noirci, les herbes foulées, une case en ruine, lui auront dénoncé ce qui a eu lieu. Les Ngil ont passé par là. Malheur à qui pénètre leurs mystères!

Communio à la victime, participation au sang et à la chair, c'est bien là le sacrifice antique, restes dénaturés des rites d'autrefois, mais au fond subsiste encore l'idée primitive d'initiation